

LA JEUNESSE D'HUGUES REBELL

DOCUMENTS INÉDITS

On le voit, ce garçon qui, en religion et en littérature, refusait de marcher sous une bannière autre que la sienne, et parmi la mêlée de tant d'influences diverses, essayait de distinguer, en sondant les profondeurs de son être, sa propre personnalité, ne devait guère espérer de se conquérir l'opinion publique.

HUGUES REBELL, *Baisers d'Ennemis*, IX.

Hugues Rebell, de son vrai nom Georges-Joseph Grassal, naquit à Nantes, 6, boulevard Delorme, le 27 octobre 1867 (1).

Dans *La Femme qui a connu l'Empereur*, il a évoqué avec beaucoup de charme ses souvenirs d'enfance :

A une lieue de Sucé, à quelques pas de la rivière de l'Erdre qui coule derrière les larges branchages des châtaigniers, enfouie sous les glycines, dérobée par les platanes et les acacias qui lui font une ombre à la fois douce et caressante, s'élève cette coquette maison de la Pervençhère, où M. Le Vergier des Combes est venu cacher ses regrets, se repaître de souvenirs, peut-être oublier... (2).

M. Le Vergier des Combes s'appelait en réalité Anselme-François Fleury de Quiry (3). C'était l'oncle de Rebell et le grand homme de la famille. Il faillit mal tourner. Le 12 février 1824, le théâtre de Nantes repré-

(1) Fils d'Auguste-Anselme Grassal (né à Nantes le 29 août 1821, décédé en la même ville le 13 mai 1887) et d'Augustine-Victoire-Françoise-Caroline Mareschal (née à Nantes le 4 novembre 1829 et décédée en la même ville le 22 juin 1885).

(2) *La Femme qui a connu l'Empereur*, Paris, Société du *Mercur de France*, 1898, p. 16.

(3) Né à Nantes le 9 avril 1801, décédé à la Maisonneuve, commune de la Chapelle-sur-Erdre, le 25 juillet 1881.

sentait *l'Ecole des Jeunes Gens*, comédie en cinq actes et en prose, par « un habitant de la ville ». Cet émule de Scribe n'était autre que M. Fleury de Quiry qui, toutefois, s'en tint à ce premier essai, ayant déserté, peut-être avec regret, la carrière dramatique pour le négoce et la politique. La fortune et les honneurs le consolèrent d'avoir, volontairement, manqué sa vocation. Président du Conseil général de la Loire-Inférieure, député au Corps Législatif et maire de la Chapelle-sur-Erdre, il fut aussi officier de la Légion d'Honneur et Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

« Plus bonapartiste que Bonaparte, adversaire non seulement de la République et du socialisme, mais aussi de l'Empire Libéral, combattant acharné d'Emile Ollivier, et le seul homme peut-être dont le désastre de Sedan eût laissé intacte la foi à la Dynastie », M. Fleury de Quiry « avait formé jadis une image idéale du souverain à laquelle s'était d'abord adapté parfaitement le visage de l'Empereur, si bien qu'en servant Napoléon III, il avait pu croire qu'il adorait ses propres rêves. Plus tard, lorsque la politique, la chute du maître, eussent pu décourager son espoir, il conserva le masque glorieux qu'il avait façonné, gardant une reconnaissance à l'Empereur de l'avoir porté si longtemps sans le lui briser (4).

M. Fleury de Quiry donna à son neveu les premières leçons d'histoire. « Devant le vaste horizon du passé », il lui laissait « entrevoir sa vie comme un exemple (5) ». Tout enfant, Rebell apprit ainsi à connaître et à haïr la démocratie.

Ses parents l'envoyèrent chez les Jésuites de Jersey.

A l'âge de 17 ans, juste au moment où, ses humanités terminées, il quittait le collège, il fit une rencontre dont l'influence sur sa formation devait être décisive. Il connut des Esseintes. Certains indices lui firent croire à de

(4) H. Rebell : *La Femme qui a connu l'Empereur*, p. 18.

(5) *Ibid.*, p. 14.

communes affinités. Elevé comme le romantique héros d'*A Rebours* chez les Jésuites, un caractère à première vue semblable, « rebelle aux conseils, pointilleux, fureteur, porté aux controverses » (6), l'avait, lui aussi, préservé de leur empreinte, les Pères, en dépit de leurs efforts, n'ayant pu obtenir qu'il se pliât à des études disciplinées, ni qu'il bornât son ambition à être, dans la société, un citoyen obéissant et pieux. Là s'arrêtait la ressemblance. A l'encontre de Jean des Esseintes, le jeune Grassal avait, de bonne heure, manifesté de réelles dispositions pour l'étude du grec, du latin et des langues vivantes. Nulle hérédité morbide ne lui avait préparé une « enfance funèbre, menacée de scrofules, accablée d'opiniâtres fièvres » (7). Sain de corps et sain d'esprit, enrageant de n'avoir point de tares à cultiver, il s'appliqua à simuler la névrose. La mine lasse et défaite à l'imitation de des Esseintes, il partagea son immense ennui, se donna ses goûts et ses dégoûts, attrapa ses lubies, d'aussi près qu'il le put, calqua sur le sien son genre d'existence. Persuadé que le monde n'est qu'un « ramassis de sacripants et d'imbéciles » (8), il prit en horreur son entourage et, à défaut d'une « thébaïde raffinée », d'un « désert confortable », d'une « arche immobile et tiède » (9), se confina avec les livres et les estampes vantés par Huysmans-Dés Esseintes, dans sa chambre parfumée d'essences exotiques où, « à l'abri de l'incessant déluge de la sottise humaine » (10), il se grisa à écouter le chant des poètes, la causerie des historiens, les discussions des philosophes de tous les siècles et de tous les pays, se livrant à des débauches de raisonnements et à des orgies d'imagination (11).

C'est miracle qu'à pareil régime Rebell ne se soit pas

(6) J.-K. Huysmans : *A Rebours*, Paris, 1884.

(7) *Ibid.*, p. 3.

(8) *Ibid.*, p. 8.

(9) *Ibid.*, p. 9.

(10) *Ibid.*, p. 9.

(11) Hugues Rebell : *Baisers d'Ennemis*. Paris, Sarrailh, 1892, p. 168.

tout à fait détraqué. Heureusement pour lui, il n'imita point servilement le maître qu'il s'était choisi. Il ne donna point dans son fantasque sectarisme. Voulant tout connaître, tout comprendre, tout sentir, il ne borna sa curiosité, ni ne rétrécit son horizon. Il se passionna pour tout ce que la pensée humaine avait conçu, depuis les primitifs jusqu'aux esthètes de la *Revue Indépendante*. Dans « son âme complexe, variée et variable, tous les systèmes, toutes les croyances, toutes les formes possédèrent une petite chapelle » (12). Eschyle et Théocrite y voisinaient avec Ausonne et Suétone, Platon avec les Alexandrins et les Mystiques, Descartes avec Spinoza et Schopenhauer, Pétrarque et Dante avec Shakespeare, — Ronsard, Théophile de Viau, Racine, Chénier, Shelley et Goethe avec les philosophes et les conteurs libertins du XVIII^e siècle. En peinture et en musique, Rebell témoignait du même éclectisme. Beethoven et Schumann lui étaient aussi chers que Wagner, et son goût pour Rops ne l'empêchait pas d'aimer Poussin, « l'adorateur des pompes helléniques et des campagnes silencieuses » (13).

Aux prétendus paradis de la terre, il préférait « le ciel qu'imaginèrent dans l'extase les Mystiques du Moyen-Age et le monde que les artistes recréent par le rythme, le son, les formes, où les Idées, qui se dévoilent à travers cet univers manqué, apparaissent dans leur complète réalisation, étincelantes, vraiment divines, inspiratrices de toute beauté, souveraines de tout noble esprit, éclairant l'âme qui les contemple de leur lumière éternelle (14) ».

La Vie et l'Art pour Rebell ne faisaient qu'un, ou plutôt, l'Art, c'était la Vie, comme il en fut, pensait-il, durant « l'Olympiade immense qui va d'Homère à la Renaissance (15) ». En cet âge d'or, les Poètes étaient des

(12) *Ibid.*, p. VII.

(13) Hugues Rebell : *Les Méprisants*. Paris, Vanier, 1886, p. IV.

(14) Hugues Rebell : *Athlètes et Psychologues*. Paris, Vanier, 1890, pp. 14-15.

(15) Hugues Rebell : *Les Méprisants*, p. II.

dieux. Ils mêlaient leur âme à la matière, la répandaient à travers l'univers, qu'ils ornaient et embellissaient. Les hommes, vivant selon les lois de la nature, s'inclinaient devant leur primauté. Mais l'esprit du mal ayant soufflé sur la terre, « les peuples rassasiés de génie et d'art, n'eurent pas assez de jeunesse pour ouvrir leur cœur à l'amour et à l'admiration, et leur intelligence trop mûre, ainsi que des vins trop vieux, perdit toute sa force, ne fut plus bonne qu'à parfaire de vains calculs, à défendre de petits intérêts ». Devenus semblables à des bêtes, étrangers les uns aux autres, ils se détournèrent de ceux qui se refusaient à être leurs mignons, à entrer dans leurs entreprises de péché (16). Alors, s'affranchissant d'un contact impur, les Poètes s'enfermèrent dans un monde rêvé, œuvre de leur imagination, dédaigneux désormais d'une réalité trop affligeante pour leurs yeux (17), et,

Comme si la rumeur des vivants misérables
N'avait jamais troublé leur rêve illimité (18)

continuèrent, incompris de l'abjecte multitude et bafoués, à adorer la Beauté. D'un siècle à l'autre, la noble tradition de ces héros de l'Art s'était perpétuée. D'autres Méprisants avaient rallié leur troupe clairsemée et glorieuse. Même en l'an 1885, « en ces jours de détresse morale où l'artiste qui voulait se borner à n'être que cela était un être maudit des démocraties, où l'Art était devenu un commerce, une vile entreprise d'industriels avides de faire fortune, au milieu de l'immense désertion de ceux qui représentaient le Beau vers le Praticisme, le terre à terre des principes bourgeois » (19), les Grands d'autrefois avaient des successeurs : Louis II de Bavière, Wagner, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé,

(16) *Ibid.*, p. III.

(17) *Ibid.*, p. III.

(18) Vers de Leconte de Lisle, en épigraphe en tête des *Méprisants*.

(19) H. Rebell : *Les Méprisants*, p. IV.

Rops, Paul Bourget, Verlaine, Rollinat, Huysmans, Charles Morice, à la gloire de qui, « sans autre but que de soulager son cœur de haines et d'admiration trop pesantes pour rester inexprimées » (20), Rebell dédiait ses premiers vers et ses premières proses, vers parnassiens, proses alternées, classiques ou « décadentes ».

Souvenirs, regrets, évocations ampoureuses, tristesses antiques, légendes philosophiques, contes symboliques ou satiriques, ballades naïves ou macabres, rondeaux, nocturnes à la Gérard Dow, promenades impressionnistes, furent publiés, pour la plupart, d'abord sous le pseudonyme de Charles Blanchère, puis sous son nom véritable : Georges Grassal, dans le *Gai-Savoir, œuvres poétiques* (Nantes, 1885-1886), revue qu'il avait fondée en collaboration avec quelques amis. Deux pièces, dans le deuxième fascicule, autographié, de ce recueil, étaient caractéristiques de la manière et des tendances d'Hugues Rebell :

AUX DESTRUCTEURS DE POÉSIE!

*Qu'est-ce qu'un homme dont le principal bien
et la meilleure rente de son temps consistent à
dormir et à manger? — Une bête. Rien de plus.*

HAMLET.

Puisque le beau, le grand vous semble une folie
Puisqu'on insulte, alors la sainte Poésie,
Puisqu'il n'est rien de vrai sur le monde de Dieu
Que l'infâme vapeur et le railway de feu,
Puisque, pour le songeur qui ne voit dans sa tête
Ni le principe, Dieu, ni l'effet, le poète,
Tout idéal consiste à trouver les moyens
De boire, de manger, d'aimer comme les chiens,
Puisque l'art pour ceux-là n'est point comme des vierges
Dont le front chaste et pur fait s'abaisser les yeux,
Puisque nos blancs autels environnés de cierges
Ne sont que les débris des superstiteux,
Puisque Shakspeare, Hugo, Michel-Ange, Molière
Ne sont que dieux fanés qu'il faut mettre au grenier,

(20) *Ib.*, p. vi.

Qu'il faut leur enlever leur couronne de Lierre,
 En orner Saint-Simon, Enfantin et Fourier,
 Puisque les chœurs flamboyants des noires cathédrales,
 Les Dômes byzantins, dans l'azur élancés,
 S'écroulent chaque jour sous les coups des Vandales
 Ou tombent lentement, dans leur oubli laissés,
 Puisque l'art de Bezout prime celui d'Homère,
 Qu'une manufacture au milieu des grands prés
 Vaut les toits de Chambord du soleil empourprés,
 O tombe ! je chéris le sombre cimetière,
 Son vieux mur qui se penche au bord du chemin creux,
 Ses dalles de granit qui recouvrent des preux,
 Ses croix sans épitaphe, à l'ombrage des saules
 Et les parfums si doux des fleurs qui font rêver
 Je vais quitter la foule et ses honteuses geôles ;
 Je vais voir au tombeau l'aurore se lever !

Haine de la démocratie, mépris de la foule, anathèmes à la machine, exaltation de l'Art et de la Nature, ce sont déjà, dans cette lointaine ébauche, les thèmes que Rebell développera dans les *Chants de la Pluie et du Soleil*.

L'autre pièce présente l'image idéale de l'Artiste.

Si, plus tard, Rebell se retourna contre l'idole de sa jeunesse et la brisa impitoyablement (21), il resta jusqu'à la fin de sa vie fidèle au culte de l'Art :

L'ARTISTE

Hans Carvel estoit homme docte, expert, et studieux, homme de bon jugement, joyeux en reste, bon compagnon, et raillard si onques en fut.

RABELAIS.

Les routes s'étendaient, grises sous le ciel noir ;
 Nulle maison n'ouvrait dans les ombres du soir
 Ses prunelles de braise où reluit l'épouvante ;
 Sur des lits de cailloux qui s'en allaient en pente,
 Le ruisseau clapotait tout au loin dans la nuit ;
 Et les dogues hurleurs roflaient à petit bruit,
 Dans les fumiers fangeux épars aux seuils des fermes ;
 Les sillons échauffés, les semences, les germes
 Sommeillaient au milieu des grands bois obscurcis.

(21) H. Rebell : *Le Culte des Idoles* (III. Gustave Flaubert ou l'Artiste impeccable). Paris, La Centaine, édit. 1929, pp. 59-77.

Dans sa chambre, au Croisset, Flaubert était assis
 Devant son lourd bureau tout chargé de volumes;
 Parfois il se levait, brisant toutes ses plumes,
 Rejetait ses cahiers, s'écriant, furieux :
 — « Langue, style français, art fol et capiteux !
 Je ne pourrai donc point vous atteindre,... pygmée !...
 Mais il revenait vite à sa maîtresse aimée,
 L'esprit illuminé de ces éclairs du Beau
 Qui vibrent, rayons d'or, autour de Salammbô.

La nuit se passait dans ce labeur de poète.

★

Le matin, quelque Hans Carvel levant la tête,
 De l'oreiller moelleux, des draps au large pli,
 Regardant le roman que son épouse lit,
 Disait, plein de colère à sa blonde pécore :
 — « Tous ces artistes-là, c'est à souper encore ! »

L'aube se levait que Rebell écrivait toujours. Comme le divin Méprisant Flaubert, il passait ses nuits « à se débattre avec les idées, angoissé au moment d'écrire, tremblant de déformer par les maladresses de son style les chères visions qu'il portait dans son âme » (22).

S'étant glissé, à la suite des Méprisants dans le domaine enchanté du rêve et de la pensée, « pauvre poète de province volontairement exilé des pompes et des hypocrisies mondaines » (23), il vivait désormais « des œuvres de clarté que lentement pour le bonheur des solitaires édifièrent les génies ». Leurs livres, leurs tableaux, leurs symphonies lui procuraient un bonheur pur et complet. Il se mouvait dans un élysée peuplé d'ombres romanesques. « Les fantômes des amants sublimes » hantèrent sa rêverie. Il pleura sur Manon Lescaut et Madame Bovary (24). Les poèmes de Baudelaire, de Leconte de Lisle, de Mallarmé le plongeaient dans une extase d'ascète (25). Quand venait le crépuscule, un immense souff-

(22) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 27.

(23) H. Rebell : *Les Méprisants*.

(24) H. Rebell : *Ibid.*, p. 254.

(25) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*.

fle de panthéisme soulevait tout son être, il tressaillait à des rappels de Lucrèce et de Théocrite. La nuit, aux vacances, sur quelque plage normande, à l'écart des casinos, des heures entières il s'abîmait dans la contemplation des vagues qui, leur crête seule argentée, semblaient rouler dans l'immensité noire des crânes et des ossements de noyés. Ou bien il s'élançait sur la grève, au devant des lames, criant, dans la clarté des étoiles, des strophes de Hugo à la marée montante (26).

Renonçant au siècle, tout entier, religieusement, il se consacra à l'Art. Comme à une divinité, il lui voua un culte exclusif et farouche, poussant le fanatisme jusqu'à déplorer « en prêtre témoin d'un sacrilège les prostitutions de la parole à d'obscènes usages » et, voyant ces mots qui « seulement dans les vers et la prose rythmée lui apparaissaient réels, tels qu'ils sont ! égarer leur pourpre dans la banalité des babillages quotidiens, il se prenait à regretter que les hommes ne fussent muets comme l'animal et qu'un silence forcé n'épargnât au verbe toutes ces profanations » (27). Pour lui, il « ne pensait, ne voyait, ne jouissait des choses que dans la solitude » (28).

Fervent lecteur des revues d'avant-garde, il dévorait tous les livres de leurs collaborateurs. Parnassiens, naturalistes, psychologues, il les vénérât tous avec une égale piété pour leur culte de la Beauté, se délectant aux nobles évocations de Judith Gautier et de Villiers de l'Isle-Adam comme au pessimisme navrant de Maupassant et de Mirbeau (28 bis). Flaubert, Goncourt, Huysmans, Camille Lemonnier, les « raffinés de la phrase », l'enchantèrent autant que les raffinés de l'analyse, amateurs d'âmes subtiles et choisies, le Sainte-Beuve de *Volupté*, le Barrès de *Sous l'œil des Barbares*, le Rod de la *Course*

(26) H. Rebell : *Les Méprisants*, pp. 251-252.

(27) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 21.

(28) *Ibid.*, p. 249.

(28 bis) « As-tu lu Sébastien Roch de Mirbeau?, écrivait-il encore en 1891

à la Mort dont les livres étaient les « bréviaires » de ses veilles attristées (29). Ses préférences, toutefois, allaient vers Shelley, Swinburne et Baudelaire qui « retracèrent les angoisses des voluptés mauvaises et dirent en de douloureuses harmonies la solitude éternelle de l'âme » (30).

Avec une sorte de perversité, il se complaisait à cette solitude. Comme d'un « dandysme moral », il faisait parade d'indifférence et d'ironie, voulant dresser une barrière entre son rêve et la foule (31). Sombre et taciturne, il fuyait la camaraderie, se liait peu et difficilement, n'avait que de rares amis, tous « probes et sincères artistes » (32) : le romancier Eugène d'Aubram; les poètes Henri Broutelle et Olivier de Gourcuff; le dessinateur John Flornoy; le musicien Dubreuilh, les critiques musicaux Louis de Romain et Etienne Destranges. Avec eux, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, il avait des causeries passionnées, des discussions de philosophie et d'art qui duraient jusqu'à l'aube (33). Dans l'intimité de ce petit cénacle, délivré de toute contrainte, Rebell dévoilait son âme passionnée, tourmentée par la recherche de l'absolu. Il disait en phrases mesurées, rythmées, précieuses, son adoration pour Baudelaire ou Mallarmé; sa voix, quand il parlait de l'amour et de la femme, avait des inflexions musicales, mais que l'entretien déviât sur la stupidité des « bourgeois huns » (34), le christianisme, le socialisme, la démocratie, aussitôt il se cabrait, la colère le secouait tout entier, empourprait ses joues, il ne s'exprimait plus que par diatribes. Le nom qu'il avait choisi correspondait parfaitement à son tempérament. Il était né rebelle.

à un ami. C'est pour les artistes un événement, bien que ce livre passe inaperçu des lecteurs de Georges Ohnet et de Sarcey. Je n'ai rien lu d'aussi fort, d'aussi puissant, d'aussi profond depuis Flaubert et les Goncourt. »

(29) *Ibid.*, p. 147.

(30) *Ibid.*, p. 171.

(31) *Ibid.*, pp. 307-8.

(32) H. Rebell : *Tymandra*. Paris, 1886 (dédicace).

(33) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 206.

(34) H. Rebell : *Les Joies*, dans *Le Gai-Sçavoir*, 2^e année, 1885, 1888, pièce n° 24.

Dehors, il se replait sur lui-même. La promiscuité lui répugnait. Quoiqu'il y comptât des amis, il se tint à l'écart des dîners mensuels du *Grillon*, réunissant, sous la présidence de Dominique Caillé, les talents d'amateurs du cru : poètes, conteurs, romanciers, rimeurs de monologues, fins diseurs, conférenciers, érudits, pianistes, compositeurs, tous gens satisfaits de peu, indulgents les uns aux autres, se louant mutuellement, rivés par des liens de famille ou la nécessité du gagne-pain à Nantes, « cité triste » (35), résignés à leur médiocrité. Jamais, ils s'en doutaient, en dépit d'un ou deux volumes édités à leurs frais à Paris, leur renommée ne rayonnerait au delà de Rennes ou d'Angers. Leur vanité était satisfaite quand ils voyaient, dans *Nantes-Mondain* et *Nantes-Lyrique*, leur prose ou leurs vers s'étaler à côté des ragots de salon et des échos des plages. Ils s'exhibaient au Café de France, place Graslin, à la librairie Vier, passage Poinmeraye, à l'imprimerie nantaise, rue Santuil, à la galerie Laugée, rue Crébillon, aux concerts populaires de la Renaissance, et, si cabotins eux-mêmes, ne boudaient pas le Grand-Théâtre où des troupes de dixième ordre jouaient alternativement l'opérette et le mélodrame, les *Noces de Jeannette*, le *Voyage de Chine*, la *Grande Duchesse de Gérolstein*, le *Bossu*, les *Deux Orphelines*, la *Tour de Nesles*.

Ces soirs-là, Hugues Rebell sortait pour de solitaires promenades. Aussi curieux de pittoresque à la Callot que d'études morales (36), il errait dans le quartier de Saint-Pierre, flânait derrière l'église Sainte-Croix, dans l'ancien ghetto dont « les vieilles maisons aux murs couverts d'ardoises, aux étages surplombants, aux toits en poivrière exhalaient un capiteux relent de moyen âge », traversait des culs-de-sac, enténébrés, descendait jusqu'aux bouges mal famés de Saint-Félix pleins de « cla-

(35) Thomas Maisonneuve, poète nantais, *dixit*.

(36) Hugues Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 258.

meurs de combat, d'hommes saouls se disputant le couteau à la main, de hurlements de femmes et d'enfants battus et de conversations furieuses dans le rauque et sauvage dialecte du Morbihan » (37). Revenant par les quais, il s'aventurait sur la Fosse, qui « se reposait, muette et tranquille, de la rumeur affairée des portefaix et des marins, des arrivées trompétantes des tramways, de la course majestueuse des trams. Sur un ciel léger, comme flottant, une pleine lune veillait, écaillait la Loire de minces argentures parmi les longues fusées blondes du gaz; et dans une brume d'argent et de nuées de tulle, une île apparaissait, — rêve d'idéal pays — entre les fines flèches des goélettes, au-dessus du bras levé des grues énormes ». Il rentrait par les voies tortueuses où se réfugie la luxure des matelots. « A son approche sortaient de l'ombre des blancheurs de camisoles et de chemises, des gorges débordantes de géantes de foires se tendaient, voulant l'attirer de force, au milieu du tapage et des vociférations de matelots qui buvaient de l'eau-de-vie en des bouges fumeux, tenant sur leurs genoux des chairs troussees. » Enfin il apercevait des rues calmes, passait entre de grands murs de couvents — les Dames Noires, les Dames Blanches de Chavagnes, les Sœurs de Marie Rapa-triée...

Devant ces quartiers de prostitution et de cloître, d'industriels et de vieille noblesse, il avait la vision de la race à laquelle il appartenait, race mêlée et singulière, où se mélangeaient le mysticisme breton, l'intelligence pratique de l'Anjou, l'indolence et les courtes ardeurs de la Vendée. Elle avait eu tous les enthousiasmes et toutes les folies allant de l'adoration à la révolte, balancée entre la religion et la luxure. Animée d'un esprit fier et indépendant, elle s'était livrée, au moment de la Ligue, au despotisme de Mercœur, catholique exalté; elle avait acclamé la Révolution. Sa fortune n'était pas moins variable que son caractère. Saluant avec passion ce re-

(37) *Ibid.*, p. 258.

nouveau de commerce qui marqua le règne de Louis XVI, les Nantais, pendant un demi-siècle, avaient couru les mers, rapportant au retour des biens considérables. Une aristocratie de richesse s'était ainsi créée peu à peu, dans le labeur et les hasards transformant la calme cité des ducs de Bretagne en une ville de plaisirs fous, de royales prodigalités. Nantes, comme Venise, avait eu ses grandes courtisanes, son carnaval qui, pendant deux jours, lui donnait l'apparence d'une salle de bal immense, d'un théâtre ayant pour décor toutes ses maisons parées, pour acteurs tous ses habitants travestis... Mais les Nantais avaient expié leurs beaux rêves par de cruels déboires. De même que Carrier leur fit, avec ses noyades, abjurer l'esprit républicain, ils renonçaient maintenant au commerce qui les avait enrichis et ne leur laissait plus de quoi vivre, et rien n'était triste comme ce port où jadis se pressaient les nefs, se mêlaient les mâtures, vide, désert, silencieux au milieu de ses raffineries mortes et de ses usines abandonnées. Cette population ardente, guérie de ses songes et retombée aux langueurs de son climat tiède et humide, s'endormait dans une paresse de bourgade, n'osant plus rien, partagée entre une dévotion machinale et de misérables débauches (38).

Le souvenir et l'exemple de ses ancêtres éperonnant son ardeur, Rebell se jura de s'évader à tout prix de ce milieu déprimant, de courir le vaste monde comme les corsaires nantais et de rapporter en guise de butin des sensations et des émotions d'art. Il était impatient d'admirer de près, de voir de ses yeux, d'entendre de ses oreilles tous les chefs-d'œuvre qu'il ne connaissait que d'après les livres et les gravures. La mort de son père (39) lui permit de réaliser ce vœu. Sitôt sa majorité atteinte, riche d'un héritage considérable, il quitta Nantes. Il s'était promis naguère d'aller vers l'Attique au ciel bleu, vers Florence assoupie aux doux bercements de l'Arno, vers Bayreuth. A la patrie d'Eschyle, à celles

(38) *Ibid.*, p. 261-3.

(39) Survenue le 13 mai 1887.

de Dante et de Wagner, il préféra la patrie de William Shakespeare, « l'artiste et le prophète », le « divin poète » qu'il plaçait au-dessus de tous les autres. Après un bref séjour à Eaux-Bonnes, il se rendit à Londres et s'installa au n° 53, Beauchamp Place, Brompton Road, S. W. Familier avec l'histoire, la langue et la littérature de l'Angleterre, il chercha à travers le vieux Londres les traces de Fielding, d'Hogarth, de Rowlandson et de Dickens. Il flâna le long de la « laborieuse Tamise au milieu de l'armée ouvrière qui vide ou emplit les immenses entrepôts des richesses du Monde (40) », se mêla au tumulte et à l'embarras de la Cité, évoqua dans les parcs les contemporains de Lawrence et de Gainsborough. La nuit, Londres devenait tel que Whistler l'a peint, transformé en pays de rêve par des gerbes de feu et des pluies de flamme (41). Rebell courait retrouver Shakespeare partout où on jouait ses pièces. Dans White-Chapel, au Pavillion Theatre, perdu dans un public de matelots, d'ouvriers et de commères, il eut la vision d'Othello, dans toute sa vérité, « sorte de bête affolée par la luxure et qui ne se contient plus »...

Le visage barbouillé de noir, il criait, menaçait, tirait à chaque instant son épée, tel quelque condottiere ivre au sac d'une cité. Auprès de ce soudard, la délicieuse Desdemona paraissait ridicule, et les grandioses images de Shakespeare, lancées par cette voix, ressemblaient à une pourpre royale sur les épaules d'un rustre. Malgré cela, mieux qu'Irving lui-même, mieux que Garrick, d'illustre mémoire, cet humble acteur de faubourg rendait la pensée générale du poète... L'amour, c'était cette gesticulation féroce, cet égoïsme passionné, qui allait quelquefois jusqu'au meurtre, toujours jusqu'à l'hostilité... (42).

Au Globe Theatre, le *Songe d'une Nuit d'Été* le ravit. Il

(40) H. Rebell : *Chants de la Pluie et du Soleil*. Paris, Charles, 1891. p. 7.

(41) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 252.

(42) *Ibid.*, p. iv-vi.

goûta l'actualité de ces scènes du xvi^e siècle, « l'éternelle actualité de la vie, prise dans ce qu'elle a d'essentiel et de toujours renaissant (43) ».

En ce génie complexe et étonnamment varié, ainsi qu'en un jardin étrange et féerique où se marient toutes les végétations, l'observation du moraliste s'unit aux rêveries du poète, les grâces et les larmes suivent de près les divertissements joyeux du caricaturiste. Dans le *Songe*... il y a trois pièces entrelacées qui viennent se fondre dans un finale comme celui des *Maîtres Chanteurs* où, après les tendres dolences d'Eva, les sots discours de Beckmann, le chant de la Bannière, ainsi qu'un Hymne à l'Art Nouveau, éclate dans un crescendo d'espérance et de gloire (44).

Rebell ne manquait jamais d'aller à Covent-Garden chaque fois qu'on y donnait un opéra de Wagner.

C'est avec les maîtres de la musique, de la peinture, avec les poètes que nous pouvons nous consoler de la vie qui est pour nous tous aussi dure et aussi cruelle, écrivait-il à un ami. Jadis les désespérés de l'amour, les blessés de l'existence allaient chercher la guérison dans un couvent et, n'ayant pu avoir le paradis sur la terre, demandaient à Dieu celui du ciel. Nous, nous en avons un près de nous, accessible à tous ceux qui veulent bien déposer à son entrée, pour de hautes jouissances, le bagage des mesquins intérêts, des basses préoccupations (45).

...L'amour est toujours une solitude; on sent que son être ne suffit plus, on a besoin dans sa vie d'une autre âme, différente de la sienne, et qui cependant la comprenne; et puis jamais l'union souhaitée ne se réalise; car, il faut le dire, la possession est un leurre. On n'étreint qu'une chimère, une

(43) Hugues Rebell : *Une Représentation au Théâtre du Globe. Le « Songe d'une Nuit d'Été »*. Nantes-Lyrique, 1^{er} et 5 février 1890.

(44) *Ibid.*

(45) Lettre inédite. Cf. aussi *Baisers d'Ennemis* (p. 155) : « La musique! N'était-ce pas l'art suprême, la religion moderne qui remplaçait les croyances primitives et ouvrait aux pauvres désespérés de la foi le délicieux paradis des harmonies, une route de berceuses caresses vers un empyrée idéal que nos plus célestes rêveries n'eussent jamais sans son secours entrevus? »

ombre, l'âme vous échappe toujours, l'âme est toujours adultère. L'admirable symbole de Lohengrin nous l'apprend assez; la femme, si aimante soit-elle, ne peut s'empêcher de douter de vous, de manquer de confiance, de ne pas accepter votre pensée; et l'homme lui-même croit-il jusqu'à la fin à son rêve? Ne voit-il pas un jour la terrible, l'abominable réalité, l'abîme qui le sépare de son amour? Souffrir et pleurer, voilà le lot de tous ceux qui pensent et qui aiment, quelque heureux qu'ils paraissent aux yeux des imbéciles. La joie n'existe que pour les êtres qui se contentent de boire, de manger et de « coïter ». Mieux vaut encore avoir une âme et souffrir que de jouir à la façon de ces gens-là (46).

C'était à peu près le thème désolé du roman que Rebell était en train d'écrire. Cherchant à se reconnaître à travers ses successifs avatars, il se livrait dans *Baisers d'Ennemis* à un minutieux examen de conscience. Dans ce roman composite, ingénu jusque dans l'artifice, il donnait à la fois sa confession d'un enfant du siècle et l'analyse de son état d'âme. Ame et confession d'un juvénile des Esseintes de province dressant, face au bilan de ses amoureux déboires, la somme de ses préférences artistiques et littéraires. Telles pages sur Swinburne et Keats étaient manifestement inspirées par les pages correspondantes dans *A Rebours* sur Baudelaire, Mallarmé et Verlaine. Evoquant avec une sympathie exempte de malice sa jeunesse sans joie, tour à tour enthousiaste et sceptique, il se composait une attitude. Tout de noir vêtu, l'air mélancolico-rêveur, il agissait et pensait comme des Esseintes, à rebours. « En compagnie de philosophes il causait volontiers de choses légères et entretenait les courtisanes de métaphysique (47). Sa confession n'était pas

(46) Lettre inédite. Cf. *Baisers d'Ennemis*, p. 227 : « L'amour ne subsiste entre deux êtres que s'ils veulent consentir à toujours s'ignorer », et aussi (fragment d'une lettre inédite) : « L'amitié, pour mon compte du moins, console de l'amour, de l'impossible amour. La femme presque toujours vous éloigne de vos amis pour ne pas vous donner une affection supérieure. »

(47) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. VII.

achevée qu'une nouvelle influence était venue corser toutes celles qu'il avait subies. Avant son départ pour Londres, le 31 janvier 1889, il était entré au Théâtre-Libre. On y représentait les *Résignés* d'Henry Céard. Les angoisses de Charmeretz, le sceptique héros de cette comédie bourgeoise, ses vaines aspirations vers un idéal entrevu et qui se dérobe toujours, Rebell les avait éprouvées, sinon réellement, du moins en imagination, en écoutant *Lohengrin* (48), « légende admirable et naïve qui en des harmonies angéliques et doucement tristes (49) dit le mystère de la vie, les douleurs irrémédiables de l'amour : la jeune fille éternellement anxieuse attendant toujours l'Aimé qui doit lui apporter le Bonheur et le Doute se glissant dans les unions les plus tendres, et l'illusion qui une fois brisée ne se répare jamais (50). » Cette légende, Céard, aussi fanatique de Wagner que de Becque et Flaubert, l'avait transposée dans la « réalité quotidienne », en la poussant au noir.

Formulées en sombres axiomes, Rebell reconnaissait ses propres lamentations dans les tirades de Charmeretz, directeur du journal le *Mépris Souverain*, affirmant : « la vie est faite d'à peu-près... Tout n'est que misère dans notre intelligence et misère dans notre cœur. Puisque toutes les circonstances de la vie nous enlèvent un peu de l'estime que nous avons pour nous, un peu de l'affection que nous avons dans les autres, résignons-nous (51). » Ainsi fit Rebell le soir des *Résignés*. En sortant du Théâtre-Libre, il se retrouva plus mélancolique que jamais, mais sans colère, ayant frappé vainement à

(48) Au III^e acte des *Résignés*, l'héroïne joue au piano le dernier appel du héraut au premier acte de *Lohengrin*. En maintes curieuses pages des *Terrains à vendre au bord de la mer*, Céard exposa son admiration pour Wagner. Voyez surtout p. 442.

(49) Les *Baisers d'Ennemis* furent « admirativement dédiés » à Henry Céard, « au noble artiste qui, le soir des *Résignés*, évoqua dans un décor de réalité quotidienne, mais selon de lointaines harmonies, notre âme moderne, lasse et veuve d'illusions ».

(50) H. Rebell : *A propos de Wagner*. Nantes-Mondain, 4 octobre 1890.

(51) Henry Céard : *Les Résignés*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1889, pp. 115-118.

tous les systèmes, et ne voulant pas s'abandonner aux grossièretés du matérialisme. Pessimiste, « parce qu'il n'estimait pas qu'un penseur sérieux pût avoir foi en ce monde ou l'aimer (52) », il n'avait que du mépris pour la gloire, la richesse, l'amour, et toutes les liaisons humaines. Comme le Charmeretz qu'il venait d'applaudir, il résolut, lui aussi, de regarder « se dérouler la vie sans daigner se mêler à ses joies, sans jamais frémir de ses colères (53) ». Il ne s'abstiendrait pas de vivre, crainte de l'ennui qui résulte de l'inaction, mais il se jurait « de se garder de désirs trop ardents et de demander aux jours des promesses décevantes (54) ». « Vivre dignement et s'ennobler l'âme », par les voyages et par l'étude, telle lui apparaissait la suprême sagesse (55).

Il rêvait maintenant de « cette Italie merveilleuse qui est pour nous tous le pays natal, où nous avons vécu une vie antérieure, plus noble, la terre d'élection que tout artiste, Wagner ou Goethe, Byron ou Shelley regrette dans son pays éphémère de brume et de nuit (56) ». Il se promettait d'y aller en pèlerinage dès qu'il posséderait à fond les souvenirs glorieux de son histoire (56 bis).

Vers la fin de 1890, au bout d'une année de séjour en Angleterre, il reparut à Nantes. Cinq volumes de poèmes et d'essais, les *Jeudis Saints*, les *Méprisants*, *Tymandra*, les *Etourdissements*, *Athlètes et Psychologues*, publiés à Paris, chez le bibliopole Vanier, éditeur des modernes, lui avaient valu une enviable réputation de lettré auprès des cénacles nantais. Membre de la Société littéraire du Sud-Ouest et de la Société des Bibliophiles bretons, collabo-

(52) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 119.

(53) H. Céard : *Les Résignés*. Acte II, sc. 1^{re}, p. 52.

(54) *Ibid.*

(55) H. Rebell : *Athlètes et Psychologues*, p. 12.

(56) Lettre inédite.

(56 bis) « A vingt-cinq ans [1892] on le trouvait enfermé chez lui avec un professeur d'allemand un jour, d'italien le lendemain; il apprenait ces langues avec avidité et gourmandise. Il apprenait jusques aux dialectes de Naples et de Venise afin que rien des littératures qu'il aimait ne lui échappât; et il lisait, il traduisait. » René Boylesve : *Hugues Rebell*. *L'Ermilage*, 15 juin 1905, p. 330.

rateur de *Nantes-Mondain* et du *Korrigan*, il figurait déjà quoique âgé de vingt-trois ans seulement, dans le *Parnasse Breton Contemporain*. Mais faisant fi de cette gloire locale, après avoir paradoxé quelque temps avec ses amis dans son home discrètement élégant de la rue des Arts, de nouveau Rebell s'éloigna de Nantes. Shakespeare l'avait attiré en Angleterre, Wagner, « le plus merveilleux artiste que le monde ait produit depuis Shakespeare », l'attira en Allemagne. C'était en juillet 1891. Sur la route de Cassel à Willemsohe, il respira un air embaumé, de parfums d'arbres, et nota sur son carnet : « Se réjouir et s'affliger trente fois par heure, tel est le but des voyages : une âme bien portante est une grande fabrique d'émotions, une usine dont les ouvriers ne chôment jamais (57) ». A Bayreuth, il communia avec une religieuse ferveur dans la tétralogie, qui rend à l'homme les nobles instincts des héros, « œuvre aussi éclatante de vigueur, de joie et de sérénité qu'un tableau de Rubens, un drame de Shakespeare, un dessin de Vinci ». Du fond de son être, le rythme musical fit s'éveiller des nostalgies et des aspirations. Le chœur des pèlerins dans *Tannhäuser*, « qui veut être triomphal et que l'on sent si douloureux, — douloureux de renoncements imposés, de rêves détruits ; ce chœur qui a la douceur des voies résignées et éteintes, et auquel un soir d'automne prête sa magnificence funéraire », lui rappela ses propres renoncements et ses rêves détruits. Comparables à un feu d'arabesques, à une course de Protée, les *Maîtres Chanteurs* l'éblouirent encore une fois. *Tristan et Iseult* lui firent mieux comprendre l'inconscience de l'amour. *Parsifal* exalta son âme, *Parsifal*, ce drame lyrique où « le grand idéaliste a voulu pour ses derniers jours créer un monde de paix et de beauté qui fût son paradis. Hélas ! paradis désiré, entrevu plutôt qu'atteint. Les plaintes se mêlent

(57) H. Rebell : En voyage (*Notes d'un Album. La Judith de Lucas Cranach.*) *Nantes-Lyrique*, 16 avril 1892.

aux critiques et Parsifal lui-même ne parvient à Montsalvat que l'âme blessée, peut-être souillée par la vie (58). »

Au retour de ce voyage en Allemagne, Rebell vint s'installer à Paris, 25, rue Claude-Bernard. Avidé de jouissances artistiques, il fréquenta les expositions de Durand-Ruel et le Salon de la Rose-Croix, admirant ici les fortes et tranquilles paysanneries de Pissaro et les adorables portraits de femmes de Renoir, là les triptyques symboliques de Charles Maurin, les inquiétants et magnifiques dessins de Knoff, les toiles mystiques de Schwabe, les rêves architecturaux d'Albert Traßchel, et les peupliers de Claude Monet (59). Toujours éclectique, il s'intéressait aux classiques autant qu'aux modernes, et au Louvre faisait de longues stations devant les mélancolies de Rembrandt, les extases des Primitifs, le rêve galant de Watteau, le « cantique triomphal de Rubens avec les foules ivres et glorieuses de ses Kermesses, les roses charnures, les croupes étalées dans l'orgueil d'un sang riche et puissant » (60). De la peinture, avec le même enthousiasme il passait à la musique. Aux Concerts Lamoureux il suivait l'« essor magnifiquement fougueux, emporté, d'une âme vers la joie » qu'est la *Neuvième Symphonie*. La joie, c'était ce que Rebell cherchait partout autour de lui et ne trouvait nulle part. « Les danses du Moulin-Rouge, la gaieté des bals masqués », cela le faisait songer à « cette orgie du dernier acte de Lucrèce Borgia où les chants de fête se changent en *De profundis*. Des fous furieux minent les hôtels et les palais. Le luxe, et par conséquent l'Art, la Pensée sont bannis désormais du monde (61). » En ce temps-là l'anarchie était en vogue. Elle régnait jusque dans les milieux littéraires. La « lutte

(58) H. Rebell : *Petites Notes wagnériennes*. La Plume, 1^{er} octobre 1892.

(59) H. Rebell : *Lettre de Paris*. Nantes-Lyrique et Korrigan, 27 février et 19 mars 1892.

(60) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, p. 153.

(61) H. Rebell : *Lettre de Paris*. Nantes-Lyrique et Korrigan, 19 mars 1892.

idéale » se poursuivait dans la cave du *Soleil d'Or*. Toutes les provinces, toutes les races, tous les systèmes, toutes les croyances communiaient, au milieu de la fumée des cigarettes et des pipes, devant des verres d'alcool, dans l'amour de l'art. Cela tenait à la fois du cabaret, de la réunion publique et du repaire de conspirateurs.

Dans le souterrain enfumé se succédaient sur une estrade flanquée d'un piano fourbu toutes sortes de personnages. Des compagnons anarchistes préconisaient en des couplets à la dynamite le chambardement universel. Des néophytes du lyrisme psalmodiaient en chevrotant d'émotion leurs premiers vers. Des chansonniers descendus de Montmartre accommodaient le régime à la vinaigrette. Il y avait des mystiques maigriots qui se disaient fils des anges et portaient leur petit chapeau rond comme une auréole. Il y avait des néo-païens qui invoquaient les Muses et ne juraient que par Zeus et Aphrodite. Il y avait de grisonnants Américains et des Flamands blondasses venus de Bruges-la-Morte et de Chicago dans le but de réformer la prosodie française (62).

La promiscuité et le tohu-bohu choquèrent Rebell. Discrètement il s'écarta des soirées de la *Plume*. Il se tourna, dans sa désolation, vers le grand-prêtre de l'Art, celui qu'il avait salué par ces vers :

Si grand que des Bourgeois aucun ne t'a compris,
Tu répands sur les fronts une clarté stellaire
Et t'envoles, songeur, le soir crépusculaire,
Tel un harfang géant aux mystérieux cris (63).

Dans le cadre familial et bourgeois d'une salle à manger, l'« harfang » se montra à son regard étonné sous les espèces et apparences d'un petit homme chaussé de pantoufles, qui, adossé contre un poêle de faïence, parlait d'une façon précieuse. Sagement assis sur des chaises, des fauteuils, des canapés, ses adeptes buvaient, en même temps que des grogs, ses propos qui étaient sibyllins,

(62) Adolphe Retté : *Au Pays des Lys Noirs*. Paris, 1913, p. 13.

(63) H. Rebell : *Les Méprisants*, pp. 211-212 (A Stéphane Mallarmé).

mais privés de sens. Un lourd ennui planait sur l'assemblée (64). Rebell regrettait ses illusions perdues. Le mirage dissipé, il allait de déception en déception. L'art, ce n'était plus cette fête de l'intelligence qu'il rêvait avec Goethe, mais un moyen d'amuser des névrosés. Au pied de la tour mallarméenne, ce n'étaient partout que parades foraines. Chacun dressait son tréteau et par des grimaces et des contorsions s'ingéniait à attrouper les badauds, à retenir les snobs. On avait banni le naturel de la poésie, du roman, du théâtre, pour le remplacer par le maniérisme, la fausse naïveté, la fausse simplicité. Cosmopolites, l'art et la littérature avaient rompu avec la tradition. Reniant les maîtres français, les esthètes adoptaient de prétendus génies exotiques, s'engouaient de l'art maladroit, utilitaire et trop national d'un Ibsen, des prédictions folles et barbares d'un Tolstoï (65), des fantoches de cimetière et de laideur de Maeterlinck (66). Sa formation classique reprenant le dessus, Rebell en appelait de tout ce qu'il voyait et de tout ce qu'il lisait à ses chers Hellènes épris de lumière et de beauté, et aux maîtres de la Renaissance, à Michel-Ange, à Benvenuto Cellini, à Germain Pilon (67).

En ces temps de démocratie, constatait-il dans l'*Ermitage* (68), l'écrivain ne s'adresse plus à un public très restreint de lettrés et de raffinés, mais à une foule de toutes les classes et de toutes les nations, ignorante et grossière, occupée seulement de babillages et d'intrigues. Devant elle, il ne peut garder cette élégance qui lui était si aisée quand il avait pour auditeurs des délicats. Ses mots ne seront pas compris s'il ne les souligne, son chant sera jugé insipide, s'il n'y met

(64) Ad. Retté : *Au Pays des Lys Noirs*, p. 202, et *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs*. Paris, 1903, pp. 91-92.

(65) H. Rebell : *La Poésie Française* [A propos de la nouvelle édition du *Pèlerin Passionné*], *L'Ermitage*, septembre 1893.

(66) H. Rebell : *Petites Notes wagnériennes : La Plume*, 1^{er} octobre 1892.

(67) H. Rebell : *Lettre de Paris. Nantes-Lyrique et Korrigan*, 27 février 1892.

(68) H. Rebell : *A propos des Noces de Figaro (Notes sur l'Art moderne)*, *L'Ermitage*, 15 août 1892.

de l'emphase. Puis la multitude dont il attendait des applaudissements veut être étonnée et lui laisse toute licence pour se montrer vulgaire. Il voit bien que, s'il reste naturel, il est déchu, il consent donc à déchoir

Désormais, il sera un clown ou un prophète, il portera une fausse barbe et une perruque de mage, et comme l'Auguste de l'Hippodrome, s'attachera dans le dos un soleil doré...

Nos écrivains savent tout : l'économie politique et les sciences, l'histoire et les langues; ils n'ont négligé que d'apprendre à écrire... Avec cette haine du latin, cette ignorance de notre admirable littérature du xvii^e et du xviii^e siècle, avec d'ailleurs cette hâte de composition et ce dédain des maîtres si commun à notre époque, ceux qui sont chargés de conserver notre vraie, notre seule richesse : la prose française! écrivent des livres comme au xviii^e siècle des amateurs, ou des femmes du monde n'eussent osé écrire des lettres.

En politique, c'était le même gâchis. De mesquines vanités, de grossiers appétits avaient remplacé les nobles ambitions, les passions fortes. Les contemporains semblaient avoir perdu le goût de vivre, ils avaient peur d'être des hommes. Tels les avait fait le régime qui égalisait et nivelait tout, les êtres et les choses.

La démocratie n'a pas seulement la haine de l'or, de la banque, écrivait Rebell... (69). Elle a une haine plus ancienne, plus féroce : la haine de l'art. La démocratie étant uniquement le ventre, elle ne peut guère s'entendre avec l'art qui est la pensée. La démocratie songe à un bien-être médiocre et universel, l'art ne songe qu'au triomphe de l'Idée pour la joie des plus nobles. Ce sont de mortels ennemis... La démocratie surtout a l'hypocrisie et la fausse pudeur; de même qu'elle hait les beaux instincts de l'humanité, elle déteste les formes du corps et les belles expansions.

L'aversion que portait Rebell à la démocratie était à la fois instinctive et raisonnée.

Pour moi, écrivait-il à un ami (70), je n'aime que les

(69) *La Démocratie contemporaine*. *Ermitage*, février 1893.

(70) Lettre inédite.

siècles aristocrates et raffinés en volupté, parce que ce sont les siècles artistes et tout ce qui me les rappelle m'est précieux. Quant à la politique des braillards en casquettes de maquereaux et des bourgeois ignorants, elle me répugne. La Beauté et l'Art, deux faces d'une même chose : l'Idéal. Il faut aimer cela seulement et se moquer du reste.

Sa passion de l'Art l'avait fourvoyé dans de petits sentiers où, cinq ans durant, il s'était diverti à des jeux stériles et dangereux. Le symbolisme ni le naturalisme, la psychologie ni le scepticisme philosophique ne convenaient à son tempérament. Tour à tour il avait sacrifié à ces modes diverses, et ses successifs engouements s'étaient reflétés dans l'écriture de son premier roman, disparate, affectée, musquée, hérissée de majuscules, encombrée de vocables rares et désuets, avec, brochant sur le tout, un évident souci d'être moderne. Sous l'influence maléfique d'Huysmans (70 *bis*), il avait, dans la cohue des faux-maîtres, trop longtemps méconnu les maîtres. Moréas, avec le *Pèlerin passionné*, en retrouvant le « chant pur des ancêtres » lui avait enfin ouvert les yeux.

Pour la première fois depuis tant d'années, écrivait Rebell (71), nous voyons apparaître un poète viril qui ne pleurniche pas, qui ne se lamente pas, une main sur le cœur, parmi des cires peintes et au milieu d'un orchestre de foire. La poésie s'est éclairée; les villes en carton, les cygnes en bois, les lys en papier ont disparu. Voici des fleurs fraîches, voici des femmes aux chairs jeunes et amoureuses, une musique nous enivre, tantôt gracieuse, tantôt solennelle; des poèmes s'évalent avec une magnificence qu'on avait oubliée.

Le miracle s'était accompli parce que Moréas avait pris pour maîtres Ronsard, Malherbe, Racine et La Fontaine, retrouvant chez eux « la simple audace des tours, les mots sans alliage, le style ».

(70 *bis*) Plus tard, il raille (*Défense de l'Italie*, *L'Ermitage*, novembre 1897) « les imaginations de faux mystique et de faux passionné, les terreurs et les extases de sacristain de l'auteur d'*A Rebours* et d'*En route* ».

(71) H. Rebell : *La Poésie française*. *L'Ermitage*, septembre 1893.

A l'exemple de Moréas, quittant les « broussailles et les arbres morts du symbolisme », résolument Hugues Rebell s'engagea sur la route royale des classiques.

Mais si la forme chez lui s'était clarifiée, l'esprit demeurait romantique. L'influence des décadents et celle de Céard persistaient encore. De quelque côté qu'il se tournât, Rebell rencontrait, même chez les plus grands artistes, la tristesse.

Sans doute, disait-il, c'est la destinée des artistes de ce temps de ne plus pouvoir évoquer la joie. Ils ont oublié le chœur d'Œdipe à Colonne, où Sophocle célèbre avec l'Attique le bonheur de vivre parmi les triomphes de la nature (72).

Ce bonheur perdu, Nietzsche allait le lui rendre. La découverte qu'il fit, au cours d'un nouveau voyage en Allemagne, de l'auteur de *Zarathoustra* marqua une époque dans la vie de Rebell. « Dans cette douloureuse solitude que le monde moderne ménage à ceux qui ont le culte de la pensée », il rencontra Nietzsche « comme au milieu d'une foule d'indifférents on rencontrerait l'ami souvent cherché (73). » Nietzsche fut pour lui, moins un maître qu'un ami, une manière de frère aîné qui lui ressemblait. La jeunesse de Nietzsche, comme la sienne avait été grave. Tous deux ils avaient aimé la poésie, la musique, la philosophie. Leur pensée avait mûri dans la solitude; ils avaient des haines et des admirations communes. Nietzsche s'était attaqué aux Philistins, Rebell aux Béotiens. Ils s'étaient donné enfin les mêmes maîtres : les Grecs, les Italiens de la Renaissance, et parmi ceux-ci Machiavel, qui, dans le *Prince*, *Castruccio Castraciani* et tels chapitres du *Discours sur Tite-Live*, « subordonne la petite morale du Bien de tous à la morale sociale et sacrifie les individus à de grands desseins (74) »,

(72) H. Rebell : *Petites Notes wagnériennes*. *La Plume*, 1^{er} octobre 1892.

(73) H. Rebell : *Sur une traduction de Nietzsche*. *Mercure de France*, janvier 1895, p. 101.

(74) H. Rebell : *Défense de l'Italie*. *L'Ermitage*, novembre 1897.

les philosophes français du XVIII^e siècle, enfin (75). Ce qui n'était encore que flottant, à l'état de devenir chez Rebell, avait pris chez Nietzsche une forme définitive. Ce magnifique aristocrate, le plus grand, le plus sincère d'entre les Méprisants, acheva de le débarrasser du romantisme. Son influence compléta celle de Moréas. Spontanément Rebell donna son affection à ce génie qui, « durant toute sa vie intellectuelle, en dépit de ses transformations, eut le culte de l'homme supérieur, la haine de la démocratie et de la populace (76) ».

En Italie où, d'Allemagne, il passa ensuite, Rebell fut l'ombre du Voyageur : à Pompéi, dans les fougères de Pestum, il le suivit partout. A toute heure, « comme un guide qui se promènerait sur des monts couverts de forêts », Nietzsche le faisait sortir de la nuit des feuillages pour lui découvrir de nouveaux horizons (77). Rebell ne se lassait pas de l'admirer. Tout lui plaisait en lui : son âme fière, sa belle ivresse de poète et son amour mystique du monde, ses ironies furieuses, ses jeux de mots sanglants, et le grand style lyrique de Zarathoustra, torrent de poésie et de satire (78).

Grâce à Nietzsche, Rebell prenait enfin conscience de sa véritable personnalité. Le voile littéraire qui lui avait dérobé le monde se déchirait, ses yeux découvraient un spectacle qui l'émerveillait. Il voyait tressaillir le grand Pan, il entendait la grande voix de la nature (79) ; il ne voulait plus être « l'aveugle qui joue de la flûte au bout du pont », mais « le violoniste conscient du grand orchestre de l'Univers (80) ». « La pensée, l'amour, l'instinct mêlent chez une belle âme leur hymne glorieux :

(75) H. Rebell : *Le Culte des Idoles* (IV. *Le Nietzscheïsme*). La Centaine, édit. 1929.

(76) H. Rebell : *Sur une traduction collective de Nietzsche*. *Mercury de France*, janvier 1895, p. 101.

(77) *Ibid.*, p. 100.

(78) *Ibid.*, p. 101.

(79) H. Rebell : *Les Chants de la Pluie et du Soleil*, pp. 111 et 1.

(80) *Ibid.*, p. 139.

toute la nature l'acclame et elle acclame elle-même la nature (81). » Il avait cru jusqu'ici qu'il fallait avant tout être un artiste, rien qu'un artiste, son ambition maintenant était d'être, comme les maîtres de la Renaissance, un homme d'abord, un artiste ensuite, car « un grand art est l'œuvre d'une grande vie (82). » Celle qu'il avait menée le remplissait de stupeur et de dégoût.

Le prisonnier qui, après avoir forcé des portes, trompé ses gardiens, franchi vingt clôtures, retrouve enfin le soleil, l'air libre, le sourire d'une jeune femme, n'a pas cette plénitude de bonheur que ressent mon esprit, au sortir de la geôle douloureuse où il a gémi des années, disait-il.

On a peine à se figurer un amoureux des ténèbres, un homme qui se fait enfermer par plaisir dans un cachot. Tel étais-je pourtant et tels sont encore mes contemporains (83).

Debout, les cheveux au vent, ivre d'espace et de lumière, il abaissait sur ces larves humaines un regard plein de mépris, les foudroyait de ses invectives et de ses sarcasmes. Agité d'un délire sacré,

Je veux être un homme, s'écriait-il, cela seul importe.

J'ai en douaire non l'éternité, mais la vie et je veux vivre (84).

... ..

... J'irai par les routes illuminées de soleil et je me lèverai dès l'aube et je marcherai toute la nuit.

Je veux me réjouir de tous ces sites riants : que ma bouche baise toutes les bouches féminines, que mes mains et mes yeux connaissent tant de jolies formes!

Mon regard sera plein de combats de nuages et de flots et de la féerie des cultures aux mille nuances et de l'agitation des foules bigarrées.

Mon esprit s'égarrera parmi les hommes, les animaux et les plantes et j'entrerai aussi dans les vastes bibliothèques afin de posséder l'âme des peuples (85).

(81) H. Rebell : *L'Union des Trois Aristocraties*, Paris, 1894, p. 42.

(82) H. Rebell : *Chants de la Pluie et du Soleil*, p. 46.

(83) H. Rebell : *Ibid.*, p. 1.

(84) H. Rebell : *Chants de la Pluie et du Soleil*, p. 3.

(85) *Ibid.*, p. 16.

... Oui, je me prostituerai à toute la nature afin que tout mon être se réjouisse et dise l'hymne divin (86).

... Je ne suis point un dégoûté et mon désir n'a point de bornes (87).

... Je ne crois point au Dieu de la foule, ni à son infail-
libilité, ni à sa santé. Le consentement universel, c'est l'ac-
ceptation de l'erreur et de la folie, car les choses de l'intel-
ligence ne sont point à l'usage du troupeau; la Pensée est
une fleur rare que chacun ne trouve point sur sa route à
piétiner.

Je ne m'occupe donc point de ce qu'on raconte dans les as-
semblées, des grosses erreurs fardées de vérité pour mettre
le peuple en colère et lui arracher des larmes, mais je m'oc-
cupe de l'enseignement et des traditions des penseurs de tous
les siècles (88).

Les hommes de ce siècle ont la naïveté des primitifs, mais
aussi leur ignorance, et par malheur, ils s'imaginent savoir.

Qui aura le courage de leur crier : votre vie est l'œuvre de
toutes les vies passées; c'est ce que vous appelez barbarie,
cruauté, injustice, c'est tout cela qui vous a créés.

Oh! que la pensée des ancêtres m'accompagne, que je voie
toujours avec moi les hommes des anciens âges!

Empereurs féroces, ministres implacables! vous êtes nos
collaborateurs dans l'œuvre de civilisation! Et je ne vous re-
nierai point, mes pères, car il faudrait aussi renier l'âme que
vous m'avez transmise (89).

J'attends le Tyran, le Tyran beau et fort qui va venir. Pour
lui je préparé l'encens et les couronnes, et je rythme des
chants de héros.

C'est en vérité l'homme suprême, l'Homme qui s'élèvera et
élèvera les forts comme lui.

(86) *Ibid.*, p. 31.

(87) *Ibid.*, p. 54.

(88) *Ibid.*, pp. 34 et 35.

(89) *Ibid.*, p. 81.

Il saura être roi.

Il saura dominer de sa verge de fer les multitudes et les courber sous son joug de beauté et de gloire.

Il saura contraindre les peuples à se guérir du médiocre et du laid.

Au nom de l'Idée dont il est le représentant magnifique, il arrachera les préjugés, il prosérira les principes infâmes.

Je le vois déchirer les bannières de la fausse révolution; je le vois effacer les mots grotesques : liberté, égalité, fraternité.

Il n'entrave en rien la marche du monde, mais il canalise la rivière; il dessèche les marais, il défriche les landes.

Un esprit triomphant le conduit et l'anime.

Il ne se soucie des humbles ni de la pitié, il se moque de l'individu comme de lui-même.

Il n'a foi que dans l'âme universelle, dans l'âme divine dont il est la superbe floraison.

Au besoin, il deviendra cruel, au besoin il sera le fléau des misérables.

Car il faut que l'homme suprême soit glorifié en ceux qu'il élèvera (90).

Hugues Rebell s'exaltait ainsi à crier ses joies et ses haines, à prôner une « morale noble et humaine », une « beauté respectueuse du Passé et confiante dans l'Avenir (91) ». Il chantait pour lui-même. Il n'avait pas d'illusions. Il savait que sa voix ne serait pas entendue. Les peuples vieilliss croupissaient dans de petites habitudes, les races épuisées n'aspiraient qu'au repos, au néant. Abrutis par la machine qui les avait asservis, les hommes avaient oublié la nature. Ils pratiquaient les vertus qui rapetissent. Sa conception « toute héroïque et idéale de la vie, toute dédaigneuse du côté individuel des êtres (92) » n'était point faite pour les séduire.

Il les laissa à leurs cabanons.

Pour lui, transformant continuellement sa vie, il aspi-

(90) *Ibid.*, p. 44.

(91) *Ibid.*, p. 199.

(92) H. Rebell : *Les Rois*, par Jules Lemaitre. *L'Ermitage*, décembre 1893.

rait à l'absolu et se définissait « un homme en route pour être Dieu ».

De la rue Claude-Bernard il se transporta 35, boulevard des Batignolles, et bâtit un abri pour ses rêves, retraite sacrée et inviolable, où seuls de rarissimes privilégiés étaient admis. Des tentures ménageaient une pénombre tiède, d'épais tapis, des objets précieux, chasubles, ciboires, pupitres de chantre achetés à des prêtres bretons donnaient au logis un air de sanctuaire, et c'en était un, en effet, où avec une ferveur accrue, Rebell vénérât les dieux échappés à la ruine de ses illusions. Des estampes de Baudouin, des eaux-fortes de Rops et de Félix Buhot, des dessins de Degas jetaient une note moderne sur les murs. Près de sa table de travail veillaient les inspiratrices sereines des mystiques, la Vénus de Botticelli, la Béatrice de Dante — Gabriel Rossetti, un moine de Velasquez, « plein de la quiétude d'un exilé de l'action », le saint François d'Assises « étreignant le Christ descendu de sa croix. Au-dessus de la cheminée s'étalait une reproduction de la fresque de Mantegna évoquant les batailles d'Alexandre. Le masque de Baudelaire, « revivant avec son esprit toujours allumé dans les dédales intérieurs », tel que Zacharie Astruc l'avait moulé, était fixé sur le dossier de sa chaise, et les portraits de Wagner, « le front pacifique d'un génial combattant se reposant après le triomphe », et de Nietzsche, étaient toujours sous ses yeux comme pour le soutenir et l'encourager (93).

Du parquet au plafond, des bibliothèques se dressaient : amis et ennemis, poètes et romanciers, philosophes, chroniqueurs et historiens, grecs et latins, français, italiens, anglais, allemands se pressaient sur les rayons, et dans cette ruche Rebell butinait avec ivresse, à la façon de Renan, allant d'une époque à une autre, s'occupant de

(93) H. Rebell : *Baisers d'Ennemis*, pp. 161-164. Voyez aussi : *Hugues Rebell*, par René Boylesve. *La Plume*, 1^{er} août 1894.

toutes les classes, de toutes les sociétés. Mais cet amour qu'il portait à toutes les formes de la vie « n'excluait point des préférences et autorisait des dégoûts (94) ». Son intelligence rejetait tout système, toute doctrine qui s'opposaient à son complet développement.

Après l'avoir si longtemps cherchée, Hugues Rebell avait fini par trouver sa personnalité.

Ce qu'il pensait de Baudelaire pouvait désormais s'appliquer à lui-même :

« En vain son esprit fut souillé par d'antiques ou de modernes éducateurs; en vain a-t-il endossé parfois le costume à la mode : dans son œuvre, il apparaît délivré de toute influence étrangère, retrouvant pour créer la simplicité primitive (95). »

AURIANT.

(94) H. Rebell : *Le Dilettantisme*. *L'Ermitage*, août 1893.

(95) Opinion sur Baudelaire. *Le Tombeau de Charles Baudelaire*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire de la Plume, 1896, p. 102.